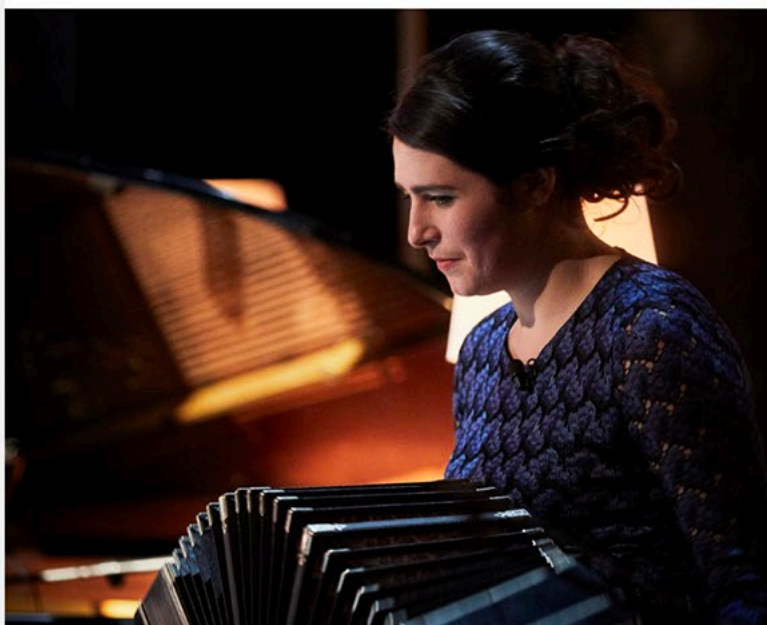


Le tango ouvert de Louise Jallu

17 Apr 2018 #Le Jazz Live



Entourée de trois musiciens de jazz, la jeune bandonéoniste Louise Jallu vient de sortir un disque remarquable autour du tango (Francesita, sur le label Klarthe). Un concert mémorable au café de la danse, le 17 mars dernier, avait célébré l'évènement.



Photo: Christophe Raynaud de Lage

Louise Jallu (bandonéon, arrangements), Alexandre Perrot (contrebasse), Grégoire Letouvet (piano), Mathias Lévy (violon), café de la danse, 17 mars

Oui, je sais: le 17 mars. Et nous sommes un mois plus tard. Vraiment pas sérieux, je l'admets. Qu'ai-je fait entretemps? Ai-je au moins écrit un petit traité philosophique sur la transcendance de la transcendance? ou sinon traduit en vers un poète latin tardif prônant la vie à la campagne? Même pas. J'ai fait la queue à la banque et acheté des spaghettis. Et me voilà un mois plus tard avec des arrières de chroniques, comme ces alcooliques invétérés qui laissent des ardoises dans chaque troquet où ils ont posé les pieds (et levé le coude).

Mais il se trouve que ce n'est pas seulement ma lenteur navrante à mastiquer les phrases et les mots qui est en jeu, mais aussi une sorte de timidité à aborder un univers musical dont les codes ne me sont pas familiers. Certes, le tango de Louise Jallu est frotté de jazz et de musique contemporaine. Mais c'est quand même du tango.

Ce concert du 17 mars était présenté dans une mise en scène très soignée, avec en particulière une lumière très travaillée, entre chien et loup, due à Jacques Rouveyrolis. De petits lampadaires, comme des lucioles autour des musiciens, évoquaient une arrière-cour de Buenos Aires, tandis qu'un danseur et une danseuse, gracieux et athlétiques, proposaient leur interprétation physique du tango, sans craindre visiblement de sortir de la tradition, bref une parfaite traduction visuelle de ce qui était en train de se produire au même moment sur le plan musical. En regardant ces danseurs, il me semblait qu'ils disaient quand même quelque chose sur l'essence du tango, dans cette manière de passer de l'impassibilité affectée au corps à corps brûlant, qui rend la distance encore plus sensuelle que le rapprochement. Je me souviens de ce geste du danseur, prenant brusquement sa partenaire par le cou. Geste violent, geste de chat de gouttière.



Photo: Christophe Raynaud de Lage

La musique proposée, sur le disque et dans ce concert est celle d'un maître du tango, Enrique Delfino (1895-1967). Ses chansons brodent sur les états d'âme et la destinée des pensionnaires des bordels de Buenos Aires, venues de toute l'Europe, à commencer par la France. Plusieurs morceaux portent le nom des prostituées: Francesita, Claudinette, Griseta. Dans ces paroles (traduites dans le livret du disque) on est confronté une manière de romantiser la prostitution qui aujourd'hui n'est plus tenable. Car derrière le romantisme de la grisette, c'est la réalité sordide de l'abattage et de la porte du bordel qui s'ouvre 75 fois par jours, comme le relevait Albert Londres dans un passage de « La traite des blanches » que Louise Jallu cite sur scène.

Mais revenons à la musique. J'avais aimé, lors du concert et à l'écoute du disque, le soin, la précision, et la richesse des arrangements (signés Bernard Cavanna et Louise Jallu).

Nombre d'éléments du jazz et de la musique contemporaine sont intégrés à cette approche du tango. Par exemple, un très beau travail sur les timbres. Les musiciens sont poussés dans leurs retranchements instrumentaux. Alexandre Perrot explore les possibilités sonores qui s'offrent à lui en râclant ou en grattant les cordes de sa contrebasse, Mathias Lévy tire de son violon d'incroyables effets de scie musicale ou parfois des sifflements dont la stridence semble presque à la frontière de l'infra-son.

Les arrangements se servent de ce travail sur les timbres pour rendre la pâte sonore plus riche, plus dense. A l'arrière-plan de la mélodie, cela vaut la peine de tendre l'oreille, on perçoit grésillements, crissements, effets de toucher qui ajoutent un supplément de chaleur et d'humanité à la musique. Au sein d'un même morceau les rebondissements sont nombreux. Les instruments se passent le relais de la mélodie, il y a des enclaves, des bifurcations, des moments suspendus, par exemple lorsque le piano débussyste de Grégoire Letouvet cisele quelque notes songeuses qui tombent dans le silence en faisant de petites éclaboussures.



Photo: Christophe Raynaud de Lage